

Éloge du sourire en coin

Gilles Archambault

Numéro 78, automne 2019

Ruses et raisons de l'autodérision

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (2019). Éloge du sourire en coin. *L'Inconvénient*, (78), 10–13.

Éloge du sourire en coin

ESSAI Gilles Archambault

À ce qu'il semble, j'aurais un penchant pour l'autodérision. Je suis loin de le déplorer.

L'ambiguïté de l'affirmation me ravit. Si l'impression que je donne est celle d'un écrivain rusé, d'un scribouilleur à qui on ne la fait pas, je ne vais quand même pas protester. Je connaîtrais mes naïvetés, je parviendrais à les maîtriser. J'aurais donc réussi à camoufler mes inavouables ambitions. Pourtant, la vérité est tout autre. Comme tente de le démontrer la justification qui suit.

À l'âge qui est le mien, j'ai tout loisir de retourner à des moments de mon passé. Pour en ressentir, selon les jours, de la frayeur ou de l'apaisement. Par exemple, je me revois, il y a bien une cinquantaine d'années de cela, en présence d'Alain Grandbois. Je me souviens que l'entretien se déroulait à Québec, rue Moncton, à son domicile situé à l'étage d'un duplex. D'entrée de jeu, j'avais été étonné qu'un homme à mes yeux si mythique habite un logis somme toute plutôt banal. Ce qui ne signifie surtout pas que l'homme ne m'impressionnait pas. Bien au contraire. J'avais bien conscience,

moi, l'anonyme réalisateur radio de Radio-Canada, d'être en présence d'un écrivain de haut vol, que Gaston Miron et plusieurs jeunes poètes tenaient pour un maître incontesté. Pour ajouter à mon inconfort, je devais reprendre un entretien mené deux semaines auparavant par Jacques Brault et qu'une prise de son déficiente avait rendu inutilisable. Non seulement j'étais justement impressionné, mais je craignais qu'en entendant de nouveau les questions que Jacques lui avait posées Grandbois n'en soit ennuyé.

Il n'en fut rien. Grandbois avait l'habitude de la radio, certes, mais il était un excellent conteur, et l'évocation réitérée de ses souvenirs était tout aussi prenante que la version originale. L'écoutant, je le revoyais, plusieurs années auparavant, naviguant à bord d'une pirogue sur le Yangzi Jiang, découvrant des endroits de rêve. Le vieil homme qui se tenait devant moi avait connu le monde à une époque où le tourisme était un luxe

réservé aux *happy few*. Quelques années plus tard, on lui en a même fait le reproche, se demandant stupidement s'il était vraiment un écrivain québécois.

Pendant que l'opérateur du son remisait ses micros, il me glissa : « Vous écrivez, je pense ? » Étonné qu'il le sache, j'avais répondu qu'en effet j'avais publié des petits romans, et j'avais ajouté que j'aurais peut-être dû les garder au fond de mes tiroirs. Son commentaire, je ne l'ai jamais oublié, même si je n'en ai que rarement tenu compte par la suite. « Ne dites jamais du mal de vos livres, d'autres s'en chargeront », m'avait-il conseillé, en souriant.

Il n'est vraiment pas sûr que je me sois guéri de ce réflexe d'autodéfense plutôt tordu. C'est plus fort que moi, je crains toujours d'être tenu pour un fat. À ce chapitre, je serais un peu comme le père de Lucien Leuwen qui, écrit Stendhal, « n'était jamais absolument sérieux : quand il n'avait personne de qui se moquer, il se moquait de soi-même ».

Le persiflage, l'ironie, j'y recours de moins en moins. Les travers de mes contemporains, je les vois, mais je réussis sans trop d'effort à les oublier. En ce qui a trait aux écrivains, j'en serais même venu en quelque sorte à les regarder avec sympathie. Ils seraient membres d'une confrérie unique, sorte d'espèce à protéger. Après tout, on ne tire pas sur les ambulances. Comment oublier que leurs ridicules, je les ai parfois entretenus tout au long d'une trop courte et pourtant interminable vie ?

Pourquoi ai-je publié avec tant de constance alors que je prétends que le doute n'a jamais cessé de m'accompagner ? Personne ne m'obligeait à poursuivre avec obstination une route dont la destination était si aléatoire. Pourquoi même suis-je devenu écrivain ?

On me le demande les rares fois où j'ai la faiblesse d'apparaître en public. Évidemment, je ne le sais pas et ne le saurai jamais. Je finis toujours par dire que la vie ne m'a jamais satisfait et que la tentation de chercher une réponse à cet inconfort ne m'a jamais quitté, même si je suis depuis longtemps persuadé qu'elle n'existe pas.

Si on insiste, j'ajoute qu'au début il y a eu Balzac, le créateur de mondes, le monstre en robe de bure, l'écrivain enchaîné à son œuvre, le titan que je n'ai jamais été. J'avoue rapidement que cette fascination n'a pas fait long feu. Je m'attarde plutôt sur Stendhal,

le consul maladroit, l'analyste impénitent de soi, l'abonné à la recherche du bonheur, le peintre de l'amour trop conscient de sa laideur, le chantre de l'Italie, l'amateur de bel canto, le petit provincial aspirant par moments à briller dans une noblesse qui ne l'acceptera jamais et dont il voit la férocité, le moi dans toute sa complexité.

La *Vie de Henry Brulard* m'a montré le chemin. Parler de soi, d'accord, mais d'une certaine manière, aussi loin que possible de l'autosatisfaction béate. Affronter ses ratages, douter constamment des aménagements toujours à réinventer, s'amuser si possible de ses errances. Si j'en ai le temps, je raconte que j'ai ensuite découvert Henri Calet. Un autre chantre du moi, plus proche encore de ce que je connais de ma nature, une façon inimitable de décrire la vie, de revenir sur ses pas, une manière de se regarder aller avec une sympathie dénuée de complaisance. Plus tard, la lecture d'un livre, *Papiers collés II* de Georges Perros, m'a bouleversé. Son auteur, j'ai pu le rencontrer dans une maison délabrée du vieux port que la mairie de Douarnenez mettait à sa disposition. Au fin fond du Finistère, au milieu de tas de manuscrits, cet homme m'a convaincu, si besoin était, qu'un auteur selon mon cœur n'a rien d'un homme de lettres, poule pondeuse de romans à la mode. Cela se passait vers 1974. Il ne jouait vraiment pas à l'écrivain, ce bougon, ce timide, il s'étonnait de vivre, il ne comprenait pas qu'on puisse s'intéresser à ses écrits, la musique, le dessin et certains livres le fascinaient. Les mots pour les évoquer, il les arrachait parfois difficilement à cette fascination. Ses livres : des notes, des aveux, des fragments. Il écrivait en marge. Rien à voir avec le divertissement ou les écrits empreints de sentiments à la mode. Perros dérange et soulage tout à la fois. Selon moi, on n'est pas écrivain si on ne souffre pas d'un mal incurable. À cette aune, Perros est un maître.

Je me dois aussi de confesser qu'au sortir de l'adolescence, la littérature m'est apparue comme une vie de substitution. J'ai rapidement tenté d'acquérir des connaissances que l'enseignement ne m'avait pas dévoilées ou qu'il avait trop sommairement abordées. À la façon des autodidactes, au gré des livres qui étaient à ma portée, j'ai été par moment un lecteur vorace. J'étais constamment en présence de mon ignorance. Au jour d'aujourd'hui, je sais mieux que jamais que je mourrai sans avoir

Comment oublier que leurs ridicules, je les ai parfois entretenus tout au long d'une trop courte et pourtant interminable vie ?

lu des livres qui étaient faits pour moi. Persuadé de cette évidence, je n'ai aucun mal à me convaincre de chercher à être à peu près modeste.

Chose certaine, quand je suis entré à la faculté des lettres de l'Université de Montréal, en 1955, je n'avais qu'une seule idée en tête : écrire. Les cours, je ne les suivais qu'à demi. Je ne parvenais pas à terminer l'écriture des romans que je commençais. À cette époque de ma vie, seule la fiction romanesque m'intéressait. Camus, Sartre prenaient peu à peu la place de Bernanos et de Roger Martin du Gard. Je me rendais compte un peu malgré moi que l'expérience de la vie me manquait. Comment décrire le monde si je ne le connaissais pas ? J'avais été un adolescent timide, n'étais-je pas un adulte timoré ? Je n'arrêtais pas de trouver des failles dans ce qu'il me semblait avec raison être mon bagage culturel. J'avais tendance à préférer Voltaire, Diderot et les auteurs libertins du 18^e siècle aux nouveautés du moment. J'avais plaisir à m'isoler. Sans vraiment le désirer, je me faisais une réputation de phénomène. Je m'empresse de préciser qu'en l'occurrence le mot *réputation* est pour le moins curieux puisque je ne voyais à peu près personne.

En 1963, mon premier livre a paru. Je ne l'avais soumis au concours littéraire du Cercle du livre de France, maison montréalaise alors fort à la mode, que parce que les Éditions du Jour l'avaient refusé. Fort poliment du reste ; j'aurais dû garder la lettre que Jacques Hébert m'avait écrite à cette occasion. Cette année-là, Pierre Tisseyre, qui en était le directeur et fondateur, décida de publier, en plus du roman *Amadou* de la lauréate, Louise Maheux-Forcier, les livres de quatre autres candidats, dont *Une suprême discrétion* que j'avais eu l'impudence de proposer.

On s'est parfois servi de ce titre pour prétendre que j'étais peu porté vers l'esbroufe. Ce qui, au reste, n'était pas complètement faux. Dans cette situation, de toute

manière, comment aurais-je pu me hausser le col ? Non seulement *Simone en déroute* de mon ami Claude Mathieu avait bien failli être couronné par le jury, mais, humiliation supplémentaire, mon illustre ouvrage figurait dans une collection appelée « Nouvelle-France », dont les mille premiers exemplaires étaient exclus du droit d'auteur. Le Cercle du livre de France voulait de moi, mais m'envoyait aux colonies en quelque sorte.

J'entrais donc en littérature par une bien petite porte. À partir de ce temps peut-être s'est accru mon penchant pour l'autodérision. Comment perdre la tête quand tout vous indique que le raisonnable est de mise ? D'autant que j'avais dû, comme tout auteur, corriger les épreuves : j'avais pu vérifier que je n'avais pas atteint tout à fait à une maîtrise raisonnable de l'écriture. Par rapport aux écrivains que je lisais et relisais, qu'étais-je sinon un amateur bienveillant ? Les recensions critiques qui avaient fini par paraître ne m'avaient pas convaincu du contraire. La porte était vraiment étroite.

Le monde des écrivains, je le ressentais alors comme un univers fascinant et intrigant tout à la fois. Je n'étais vraiment pas sûr d'en faire partie. Il a fallu que je devienne réalisateur au service des émissions culturelles de Radio-Canada pour entrer en contact avec eux. J'avais pour collègues Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, André Langevin, Paul-Marie Lapointe, André Major, et mon travail m'amenait à croiser aussi ceux qui, au gré de l'actualité littéraire, venaient en studio. Pour les interviewer, les premières années, je faisais appel à des collaborateurs, journalistes pour la plupart. Petit à petit, soutenu en cela par Wilfrid Lemoine, écrivain et animateur hors pair, j'ai affronté moi-même au micro bon nombre de romanciers, québécois ou étrangers. Vint aussi un peu plus tard la période des salons du livre. D'abord réticent, j'avais fini par accepter d'y œuvrer. J'avais l'habitude de l'ambiance feutrée

des studios de radio. Non sans peine, il m'a fallu apprendre à évoluer dans l'ambiance de presque foire qui prévaut dans ce genre de manifestations.

Que faisait en pareil décor l'écrivain intimiste type que l'on voyait en moi ? Pour ma défense, je ne peux avancer qu'une bien pauvre justification. J'étais curieux de faire connaître les écrivains. Coûte que coûte. Du même coup, lire les meilleurs d'entre eux, ceux dont les œuvres semblaient m'être destinées, mais aussi le tout-venant. Admirer, si c'était possible, me réjouir d'une tournure heureuse, mais surtout tenter de m'approcher d'une sensibilité. Au risque d'être déçu ou de décevoir. Tenter en tout cas d'amener de nouveaux lecteurs à un auteur qui me paraissait intéressant. Cet aspect de la culture de masse n'a jamais indifféré le garçon de milieu ouvrier que j'avais été. Devenu tant bien que mal écrivain, je ne voulais pas oublier que, né dans un monde sans livres, j'aurais bien pu ne pas connaître le contentement de lire une phrase de Larbaud ou un poème de Toulet. D'en être convaincu m'aidait tout naturellement à ne pas m'imaginer que j'étais arrivé.

L'expérience venant, je me suis aperçu que des auteurs médiocres pouvaient parfois être des interlocuteurs valables et que, en revanche, des écrivains à mes yeux remarquables ne trouvaient à dire que des banalités. Entrent en ligne de compte la timidité, le manque de générosité, le peu de dispositions pour le dialogue, tout ce qu'on veut. Lorsqu'un écrivain se pavanait trop ostensiblement, je ne manquais pas d'estimer pitoyable son exhibition. J'avais honte pour notre confrérie en quelque sorte. Le silence plutôt qu'un étalage de cet ordre. Il n'est pas souvent bon que tout le monde parle de ce qu'on aime.

L'autodérision qu'on me prête, je ne l'obtiens qu'épisodiquement. Comment peut-on croire qu'un pauvre type (soi-même) qui se donne la peine de plancher pendant des mois, voire des années, sur un roman ou un recueil de nouvelles n'a pas une certaine idée de ses talents ? S'il n'est pas trop stupide ou trop insolent, il sentira le besoin de protéger ses arrières. Oser proposer sa prose alors que les lecteurs sont déjà submergés par des milliers de livres relève de la témérité la plus totale. Ne pas s'en rendre compte est une preuve d'authentique bêtise. Voilà pourquoi je ne voudrais pas être trop souvent dupe. Mes bouquins ? Du vent. Des bouteilles à la

mer, prétendent les optimistes. Je me suis depuis longtemps résigné à être terrien à ce chapitre. Si éventuellement le ressac ramène un de mes livres, aucune bouteille ne l'aura protégé.

Quand, une fois l'an à peu près, on affirme devant moi que mes livres me survivront, je remercie, mais m'empresse de commenter que je n'en suis vraiment pas sûr. De toute manière, cette vie d'outre-tombe ne m'intéresse pas. Et puis, comment puis-je oublier que de tout temps on a été prévenant pour les vieillards ? On leur tend la main pour les aider à descendre les marches d'un escalier, par bienveillance ou plus prosaïquement parce qu'on craint qu'ils ne s'affaissent sur le sol. Il en va de même pour les livres du vieux débris que je suis devenu. Laissez-les agoniser en paix, les pauvres petits. Peut-être échapperont-ils au naufrage une génération ou deux. Cette très hypothétique destinée vaut-elle que je fasse le zouave ? Que je prétende, sans penser à en faire des gorges chaudes, que j'ai écrit une « œuvre » ? Je ne le pense vraiment pas. Quand on me dit des gentilleses à propos d'un livre, je sais remercier. Mais je préfère qu'on n'insiste pas trop. Je suis d'accord avec Montesquieu qui écrit dans *Mes pensées* : « J'ai la maladie d'écrire des livres et d'être honteux quand je les ai faits. » Cela explique pourquoi j'ai refusé à trois reprises d'être membre de l'Académie des lettres du Québec et que je suis fier, à quatre-vingt-cinq ans, de ne jamais avoir été menacé de recevoir quelque décoration que ce soit, Ordre du Canada ou du Québec, Légion d'honneur ou doctorat honoris causa d'une quelconque université. « Les honneurs déshonorent », affirmait Flaubert. Et ils peuvent même vous inciter à croire que la nation vous doit quelque chose. ■

Gilles Archambault est né à Montréal en 1933. Il a travaillé à Radio-Canada de 1963 à 1992 en tant que réalisateur et animateur de l'émission radiophonique *Jazz soliloque*. Aux éditions du Boréal, il a publié plus d'une trentaine de romans et recueils de nouvelles, dont ces titres plus récents : *Tu écouteras ta mémoire* (2019), *Combien de temps encore ?* (2017) et *Doux dément* (2015).